

Certains emplois de la locution impersonnelle *Il y a*

Barbara WYDRO

*Institut de Lettres et de Langues Modernes, Ecole Normale Supérieure,
Cracovie*

Je me propose de parler ici de certaines constructions avec l'expression *il y a* qui, dans la *Grammaire méthodique du français* (1994) portent le nom de *locutions impersonnelles*.

Avant de passer aux exemples de l'emploi de la locution *il y a* je voudrais présenter d'abord la position dans laquelle je me situe. Pour commencer, j'envisage de mettre en doute les remarques que Jean-Louis Gardies, dans son *Esquisse d'une grammaire pure* (1975) a formulées à propos de ce que Alexander Pfänder avait écrit sur les phrases impersonnelles.

Gardies dit ceci : « Dans l'entourage immédiat de Husserl, Alexander Pfänder a été de ceux qui ont le mieux reconnu la véritable nature des verbes impersonnels. L'originalité de ceux-ci, explique-t-il, est liée au fait que '*qualités et événements peuvent être pensés en eux mêmes*, sans être subordonnés à un quelconque objet dont ils seraient les propriétés et activités' ». (J.-L. Gardies 1975: 92)

Gardies constate néanmoins que « Pfänder laisse les formules assez remarquables (...) avec des formules beaucoup plus décevantes (...) : dans *il pleut*, le vrai sujet du verbe, écrit-il par exemple, c'est le nom qui désigne 'la place du monde environnant à laquelle nous pensons'. On ne voit plus ici ni pourquoi, malgré ce que dit Pfänder (...), le verbe impersonnel aurait besoin d'un sujet, ni comment les indications circonstancielle, tout aussi indispensables pour beaucoup de propositions pourtant pourvues d'un sujet, seraient promues à la dignité de sujet dans le seul cas des propositions dites *impersonnelles*. » (pp. 92-93). Gardies prend notamment l'exemple de la proposition *un homme se promène* et dit : « La proposition

un homme se promène sous-entend tout autant que *il pleut* des indications spatio-temporelles comme *ici* et *maintenant*. Par quel privilège celles-ci constitueraient-elles le sujet de *il pleut*, alors qu'*un homme*, je suppose, reste le sujet d'*un homme se promène* ? (note 24, p. 93).

Je crois qu'on a affaire ici à un malentendu concernant la notion de sujet. En supposant que dans *un homme se promène*, *un homme* est le sujet, Gardies semble penser au sujet grammatical. Tandis que Pfänder a certainement en vue le sujet logique, c'est-à-dire le thème de la proposition.

On peut traiter aussi bien *il pleut* que *un homme se promène* comme des phrases rhématiques dont le sujet logique, c'est-à-dire le thème, peut être exprimé par les expressions relatives au temps et au lieu. Dans la plupart des cas le temps et le lieu sont implicites et n'ont pas besoin d'être exprimés à la surface.¹

Cependant Gardies, pour parler des expressions impersonnelles telles que *il pleut*, *il neige*, *il grêle*, etc. propose la solution suivante : «Or si l'on prend, à la suite de Frege, le parti d'analyser toute proposition comme une fonction à n arguments, une proposition proprement impersonnelle devient une fonction pour laquelle $n = 0$; c'est-à-dire une fonction constituée de son seul foncteur. La logique contemporaine n'a aucune raison de chercher à rejeter de telles fonctions, qui ne la gênent nullement.»²

A quoi S. Karolak répondrait : «En vertu de la définition du prédicat, il est nécessaire de rejeter toute possibilité d'existence de prédicats intrinsèques absolus ou avalents (en polonais — *samoistne*), c.-à-d. tels qu'ils ne puissent ouvrir aucune position pour argument. Les prédicats de ce type, postulés dans beaucoup de travaux linguistiques, seraient incapables de prédiquer quelque chose de quelque chose, ce qui contredit la définition. Une structure sémantico-syntaxique minimale est donc constituée par un prédicat et un argument. Les structures non minimales mono-prédicatives contiennent un nombre d'arguments plus élevé.»³

Je souscris entièrement à ce point de vue.

Les constructions impersonnelles en *il y a* (dans leur lecture *présentative*)⁴ appartiennent également à la catégorie d'expressions rhématiques dont le thème est constitué par les indications spatio-temporelles.

N. Furukawa en analysant des énoncés tels que *Tiens! (Il y a) le facteur qui passe!* et *Oh! (Il y a) Pierre qui pleure!* qui contiennent des pro-

¹ Cette question a été largement développée dans S. Karolak, 1983a qui contient une discussion avec le point de vue de P. Attal (1976) ainsi que dans Karolak, 1983b.

² Gardies, 1975, p. 90).

³ Karolak, 1983b, p. 65-66.

⁴ Cf. Riegel et al. 1994, p. 454-455

positions «pseudo-relatives» constate : «Quelle est alors la raison d'être de la pseudo-relative? Elle consiste justement à exprimer sémantiquement quelque chose de propositionnel et de phrastique. En plus, l'ensemble formé par la pseudo-relative et son antécédent, quand il fonctionne comme un énoncé, constitue un énoncé thétiq ue, c'est-à-dire, *grosso modo*, un énoncé dénué de thème. Cela revient à dire que l'énoncé *Le facteur qui passe!* sert à présenter un événement comme un bloc, pour ainsi dire, non structuré.»¹.

Les énoncés cités ne sont cependant pas dénués de thème ; dans les deux cas ce thème implicite c'est le moment de la parole ainsi que l'espace observé par le locuteur.

Citons encore la *Grammaire méthodique du français* (1994, p. 455) : «Dans son sens présentatif (...) *il y a* peut être suivi d'un groupe nominal défini, qui peut se limiter à un nom propre. Mais l'énoncé est alors senti comme incomplet : *Il y a Jacques / le facteur*. Il doit être complété par une indication spatiale qui peut être réduite à là : *il y a (là) Jacques / le facteur à la porte / dans la rue*. Cette localisation assure l'identification du référent du groupe nominal.» (Je crois que cette localisation, avec le temps de l'énoncé, assurent plutôt la possibilité de l'identification de l'événement lui-même, «traité comme un bloc»).

D'une façon tout à fait inattendue, Gardies propose l'analyse suivante de l'exemple d'André Martinet *Il y a lavage du linge par la femme* (transformation de *La femme lave le linge dans la rivière*) : «Cette construction ergative, pour différente qu'elle soit du genre de construction usuel dans les langues indo-européennes, ne nous en semble pas moins relever entièrement du type *sujet-prédicat* auquel on prétend précisément l'opposer. Simplement là où le prédicat *lave* comportait au moins deux arguments, *la femme* et *le linge*, le prédicat d'existence *il y a* n'en comporte qu'un : *lavage du linge par la femme*. Ainsi, la «construction ergative» ne nous paraît nullement témoigner contre l'universalité de la construction *sujet-prédicat* entendue au second sens.»².

Cette solution me paraît inattendue dans la mesure où 1°) elle est en contradiction par rapport à ce que Gardies a dit plus haut à propos des «fonctions constituées de leur seul foncteur» (*il pleut, il neige, il grêle*), 2°) parce qu'il est abusif d'appeler l'expression *il y a* de l'exemple cité «prédicat d'existence».³

¹ N. Furukawa, 1993, p. 88.

² Gardies 1975: 94.

³ Pour la présentation exhaustive des arguments contre la position selon laquelle on parle du caractère prédicatif du verbe *exister*, voir S. Karolak, 1989, p. 88-128 (chapitre 6) et U. Niklas, 1974 p. 117-132.

L'expression *il y a* n'est, dans ce contexte, qu'un opérateur d'événement. Elle signale que toute la proposition prend le caractère rhématique, ce qui entraîne le fait que, justement, les «indications circonstancielles, tout aussi indispensables pour beaucoup de propositions pourtant pourvues d'un sujet, [sont] promues à la dignité de sujet (...)»¹

Je voudrais présenter maintenant l'exemple dans lequel la construction en *il y a* (dont les équivalents seraient également des expressions telles que *il vient de se produire*, *il a commencé à régner*, etc.) est exploitée d'une façon tout à fait particulière par l'écrivain polonais Ryszard Kapuściński dans son livre intitulé *L'Empereur (Cesarz)*. Je cite cet exemple après E. Jędrzejko (1993).

(...)Wszyscy odczuwali wstyd z powodu dopuszczenia do spisku i lęk przed sprawiedliwym gniewem naszego pana. A tej wstydlivo-lękowej niemożności spojrzenia zaczęli ulegać wszyscy wobec wszystkich (...) i w całym pałacu zapanowało niepatrzenie, niewidzenie, w parkiecie utkwienie, po sufitych błędzenie, w czubki butów spoglądanie, przez okno ulatanie. (Kapuściński, Cesarz, Warszawa 1987: 103)

(...)Tous ont éprouvé de la honte de n'avoir pas empêché le complot, ainsi que de la crainte devant la juste colère de notre seigneur. Et tous, les uns devant les autres, ont commencé à succomber à cette honteuse-craintive impossibilité de regarder droit devant soi (...) aussi y a-t-il-eu (vient-il de régner) dans tout le palais du regard empêchement (le non-regard), au regard échappement, dans le sol fixement, aux plafonds errement, dans les bouts de souliers (du regard) lancement, à travers la fenêtre envollement.

Selon E. Jędrzejko l'emploi des périphrases ainsi que l'ordre postposé des nominalisations souligne les états de choses nommés en les mettant en positions rhématiques et leur confiant le rôle du sujet grammatical. E. Jędrzejko constate aussi la mise en relief de la passivité du sujet-expérienceur réel (c.-à-d. des gens «du palais»)². Elle écrit plus loin : « De cette façon, les nominalisations deviennent une dominante syntaxico-stylistique de l'organisation du texte dans lequel c'est l'enregistrement minutieux des symptômes de la chute de la monarchie qui semble le plus important. Le fait d'insister sur «l'événement en tant que tel» permet de le séparer, en quelque sorte, de la situation décrite (du temps, du lieu, des participants) et de traiter le texte d'une manière plus générale. Ceci fait que

¹ Cf. le fragment cité plus haut, Gardies, 1975, p. 93.

² E. Jędrzejko 1993, p. 100 : «Użycie konstrukcji peryfrastycznych i postpozycyjny szyk nominalizacji podkreśla nazywane stany, przesuując je na pozycje rematyżowane i pozostawiając im funkcję gramatycznego podmiotu. Uwypuklona zostaje również bierność i dezaktywacja realnego subiekta-eksperiencera (tu: ludzi : 'pałacowych')».

L'Empereur peut être interprété en tant qu'une étude perspicace du processus de la chute des régimes.»¹

Bien qu'en effet il s'agisse dans le texte de R. Kapuściński, d'insister sur «l'événement en tant que tel», ce texte constitue néanmoins, comme le dit explicitement E. Jędrzejko, la *description* du temps, du lieu, des participants ; le temps et le lieu en sont donc le thème. Pour ce qui est de participants (c.-à-d. des gens «du palais» dont le comportement est décrit par l'auteur), le fait qu'ils ne soient pas mentionnés dans la structure de surface, crée le renforcement du caractère «impersonnel» du texte ; leur absence «textuelle» signale d'une façon efficace leur désir d'absence réel, leur vouloir de s'effacer complètement (la passivité dont parle très justement E. Jędrzejko).

Je propose de citer encore un autre exemple de l'emploi du même procédé stylistique. L'auteur y décrit les conditions macabres de son voyage en train à travers la Chine :

Po trzech godzinach poczułem się jak żaglowiec wyrzucony w czasie odpływu na mieliznę. Białas znudził się podróżnym. Zaczęło się wielkie oczu przymykanie, przydrzemywanie, pochrapywanie, ciało wiotczenie i osuwanie się. Zbity tłum zapadł w sen i pod własnym ciężarem zaczął opadać na podłogę.

(W. Kalicki, *My, profesorowie* (Chiny cz.3), Gazeta Wyborcza, Magazyn 3-4 kwietnia 1998: 39)

Au bout de trois heures je me suis senti comme un voilier jeté sur un banc de sable. Les voyageurs s'ennuyèrent de l'homme blanc. Il y a eu tout d'un coup un clignement des yeux, un somnolement, un ronflement général, des corps amollissement et éboulement. La foule compacte s'est mise à dormir et à s'écrouler sur le sol sous son propre poids.

On peut dire qu'on a ici également affaire à un «événement en tant que tel»; l'auteur a décrit ce qui s'est passé autour de lui juste après que les «*voyageurs s'ennuyèrent de l'homme blanc*»; ce fragment de l'espace, de même que l'indication temporelle (qui est à la fois liée à la cause de l'événement) constituent le thème de l'énoncé. L'emploi de la construction impersonnelle renforce cette-fois-ci l'effet du caractère «compact» de la foule, de la masse humaine.

¹ E. Jędrzejko, 1993, p. 102 : «W ten sposób nominalizacje stają się tu stylistyczno-składniową dominantą organizacji tekstu, w którym najważniejsza wydaje się drobiazgowa rejestracja symptomów upadającej monarchii. Nacisk na 'zdarzenia jako takie' pozwala niejako oderwać je od konkretnej sytuacji opisywanej (czasu, miejsca, uczestników) i potraktować tekst bardziej ogólnie. To sprawia, że *Cesarz* może być odczytywany jako wnikliwe studium procesu upadku reżimów.»

Ce qui rapproche les deux fragments, c'est l'ordre postposé des nominalisations : *aux plafonds errement, dans les bouts de souliers (du regard) lancement* (Kapuściński) ; *des corps amollissement et éboulement* (Kalicki). Cet ordre postposé crée un effet comique, ce qui va de pair avec un certain caractère grotesque des deux situations décrites. Il en est autrement de la description de l'enfer (l'enfer étant le thème de l'énoncé) où «*Il y aura des pleurs et des grincements de dents*» (Petit Robert, entrée *grincement*, d'après la Bible) et non **Il y aura des pleurs et de dents grincements*. Mise à part cependant l'ordre de nominalisations, on a affaire au même type de proposition impersonnelle. Dans la traduction polonaise de cette phrase de la Bible l'élément thématique est explicite : *Tam będzie płacz i zgrzytanie zębów*. Il est hors de doute que l'événement «en tant que tel» est évoqué pour décrire l'enfer et qu'il est de caractère attributif.

Je propose de regarder maintenant un autre exemple encore de l'emploi de la construction *il y a* introduisant un événement :

Tenez, moi, par exemple, je suis convaincue que je sais qui l'a commis, ce crime. Pourtant, je suis bien obligée de reconnaître que je ne possède pas l'ombre d'une preuve. (...) En tout cas, j'ai décidé que je serais prudente, surtout avec Landormy. Car il m'a avertie qu'il viendrait me voir ce matin, et puis, après, il m'a téléphoné pour me dire que ce n'était pas utile.

- *En effet, dis-je, maintenant qu'il est arrêté, votre témoignage ne doit plus guère présenter d'utilité.*

- *Arrêté?*

Miss Marple se pencha en avant et une vive rougeur envahit ses joues:

- *Mais je ne savais pas qu'il y avait eu une arrestation!*

- (...) *Eh bien! oui, il y a eu une arrestation : celle de Lawrence Redding.*

(A. Christie, L'affaire Prothéro : 51 ; trad. C. Pierre-Langers, Paris, Librairie des Champs- Elysées, 1977)

Miss Marple ne peut pas dire: *Je ne savais pas qu'on l'avait arrêté*, parce qu'elle ne sait pas de qui il s'agit. Mais elle ne dit pas non plus : *Je ne savais pas qu'on avait arrêté quelqu'un (que quelqu'un avait été arrêté)*.

Deux questions se posent : 1° en quoi *On avait arrêté quelqu'un* et *Il y avait eu une arrestation* sont-ils différents?, 2° quel est le sujet logique, c'est-à-dire le thème des deux énoncés en *il y a* ?

Pour ce qui est de la première question ma réponse n'est qu'intuitive : on a l'impression que la construction impersonnelle rend mieux compte de l'étonnement de Miss Marple ; cette arrestation est pour elle quelque chose de tout à fait nouveau. Cette intuition semble être confirmée par la remarque suivante qu'on trouve dans la *Grammaire méthodique du français* (1994, p. 452): «On comprend aussi que le trait [+défini] soit difficilement compatible avec les séquences impersonnelles que leur caractère

rhématique prédispose à l'introduction dans l'univers de discours d'informations nouvelles ou du moins présentées comme telles.»¹

Ce qui est cependant douteux, c'est le commentaire qui précède : (p. 452): «Aussi un énoncé impersonnel ne fournit-il une réponse naturelle qu'à des questions dites «thétiques» comme *Qu'y a-t-il?* ou *Que se passe-t-il?* où l'interrogation porte globalement sur l'occurrence d'un événement, abstraction faite de son articulation en thème et propos.» C'est vrai que la tentation est grande de proposer une solution semblable, tellement la surface nous induit en erreur. Il suffit cependant de transformer les deux questions et de les mettre à l'imparfait, pour que l'articulation en thème et propos apparaisse : *Qu'y avait-il (à ce moment-là)?* ou *Que se passait-il (à ce moment-là)?* (ni * *Qu'y avait-il?* ni * *Que se passait-il?* sans l'indication du point de référence temporelle ne sont acceptables).

Aussi, la réponse à la deuxième question pourra-t-elle être la suivante : bien qu'on ne trouve pas dans le fragment du texte de A. Christie des points de référence explicites, on peut les reconstituer à partir du contexte. On peut admettre que l'énoncé *Mais je ne savais pas qu'il y avait eu une arrestation!* a comme point de référence le moment où Landormy a dit à Miss Marple que son témoignage n'était plus utile (à ce moment-là on a affaire à l'interprétation du plus-que-parfait en tant que forme de *perfectum* = *je ne savais pas, (au moment où je parlais avec Landormy) qu'on avait (déjà) arrêté qqn.*) On peut aussi transformer cet énoncé et avoir, par exemple : *Il y a eu une arrestation et moi, je ne savais rien!* L'articulation en thème—rhème implicite pourrait alors être la suivante : *Pendant que moi, j'étais en train de me poser la question qui était le coupable // il y a eu une arrestation!* A ce moment-là, on a affaire à un passé composé en tant que forme de *infectum*.

L'énoncé *Eh bien! oui, il y a eu une arrestation* : celle de Lawrence Redding aurait le même point de référence (*entre-temps // il y a eu une arrestation*). La question qu'on pourrait se poser est celle de savoir si on peut avoir par exemple : ?? *Eh bien! maintenant, puisqu'il y a eu une arrestation, celle de L.R., nous n'avons qu'à nous retirer!* Si un tel énoncé était possible, son thème serait le présent du locuteur exprimé par *maintenant*, le passé composé étant cette fois-ci une forme de *perfectum*.

Citons, pour terminer, des exemples où les expressions *en il y a* sont destinées à décrire l'ambiance, l'atmosphère d'un endroit à un moment donné. Soulignons, que le sujet logique, le thème, n'est pas, contrairement

¹ Cf. M. Keşik (1998. p. 96) : «La fonction *globale* des phrases de ce type est d'introduire, de poser un *nouveau particulier* dans l'univers du discours. (...) Le mot *particulier* doit être pris dans un sens très spécial, courant dans les études de pragma-sémantique (...).»

à ce qu'on aurait pu supposer, l'ambiance, l'atmosphère elle-même, etc., puisque des mots tels que *ambiance* et *atmosphère* n'ont que le caractère de variables prédicatives et de ce fait ne peuvent pas constituer un thème. Celui-ci correspond justement à l'endroit et au moment temporel (dans lesquels se trouve le locuteur) qu'on essaie de caractériser. Ceci est visible avec les exemples suivants :

En réalité, personne ne savait rien de précis. Il y avait de l'incohérence en l'air. (G. Simenon, *Maigret hésite*, p. 127)

Il y avait de la lumière au premier étage de la ville Michonnet. (G. Simenon, *La nuit au carrefour*, p. 97)

Dans la maison, rien! (...) A peine de menus bruits indéchiffrables permettant de supposer qu'il y avait de la vie. (G. Simenon, *La nuit au carrefour*, p. 26)

Il y a de la gifle / de l'orage /de la rumba dans l'air

Il y a du scandale dans la capitale (J. Giry-Schneider 1987, p. 165)

J. Giry-Schneider a analysé des phrases intéressantes «où *faire* serait un verbe opérateur causatif opérant sur une forme en *Il y a (...)*»¹. Il ressort de ces rapprochements que le point de référence temporel (qui peut être rendu par des expressions telles que *maintenant*, *actuellement* ou *à ce moment-là*) est très souvent lié à la cause de l'événement introduit par *il y a*. Citons quelques exemples de Giry-Schneider:

Il y a de l'électricité dans l'air

Parler de ce sujet épineux va faire de l'électricité dans l'air

[maintenant, au moment où on parle de ce sujet épineux, il y a de l'électricité... /dès qu'on en parle, il y a de l'électricité...]

Il y a du tirage entre ces deux associés

Parler de ce sujet épineux va faire du tirage entre ces deux associés

[maintenant, qu'on a commencé à parler de ces sujets épineux, il y a du tirage ...]

Il y aura des pleurs et des grincements de dents chez les dentistes

Cette politique fera des pleurs et des grincements de dents chez les dentistes

[à ce moment-là, c.-à-d. quand on aura pris ces décisions, il y aura certainement des pleurs ...]

Il y a de la grogne chez les médecins

Cette politique va provoquer de la grogne chez les médecins

[maintenant, qu'on on a introduit ces décisions, il y a de la grogne ...]

© Barbara Wydro

¹ Giry-Schneider, 1987, p. 181-186.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ATTAL P. (1976) : «A propos de l'indéfini», in *Problème de représentation sémantique, Le Français Moderne* n° 44 : 2, p. 126-142.
- FURUKAWA N. (1993) : «Le facteur qui passe! — le mécanisme formateur d'un énoncé théorique», in *Complétude et incomplétude dans les langues romanes et slaves, Actes du VI Colloque International de Linguistique Romane et Slave*, Cracovie : Wyższa Szkoła Pedagogiczna, p. 87-111.
- — (1996) : *Grammaire de la prédication seconde*, Louvain-la-Neuve : Duculot.
- GARDIES J.-L. (1975) : *Esquisse d'une grammaire pure*, Paris : Vrin.
- GIRY-SCHNEIDER J. (1987) : *Les prédicats nominaux en français: les phrases simples à verbe support*, Genève : Droz.
- JĘDRZEJKO E. (1993) : *Nominalizacje w systemie i tekstach współczesnej polszczyzny*, Katowice : Uniwersytet Śląski.
- KAROLAK S. (1983a) : «Contexte prédictif, quantification et détermination», *Linguisticae Investigationes* n°7 : 2, p. 355-375
- — (1983b) : «Interprétation sémantico-sémantique des phrases impersonnelles», *Bulletin de la Société Polonaise de Linguistique*, fasc. 40, p. 65-73
- — (1990) : *Kwantyfikacja a determinacja w językach naturalnych*, Warszawa : PWN.
- KĘSIK M. (1998) : *Variations sur le thème de l'impersonnel*, Lublin : Uniwersytet Marii Curie-Skłodowskiej.
- NIKLAS U. (1974) : «Czy 'istnieje' jest predykatem», *Studia semiotyczne* n° 5, p. 117-132
- RIEGEL M., PELLAT J.-Ch., RIOUL R. (1994) : *Grammaire méthodique du français*, Paris : PUF.